



*Le Roman des
aventuriers*

FRANÇOIS CÉRÉSA



éditions du

ROCHER

/ VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des lieux et destins magiques*



Le Roman des aventuriers

FRANÇOIS CÉRÉSA



éditions du

ROCHER

/ VLADIMIR FÉDOROVSKI

présente *Le roman des lieux et destins magiques*

LE ROMAN DES AVENTURIERS

DU MÊME AUTEUR

Sugar Puffs, Fayard, 2011.

Antonello, Léonard de Vinci et moi, Plon, 2011.

Le petit roman de la gastronomie, Le Rocher, 2010.

Petit papa Noël, Pascal Galodé Éditions, 2010.

Les moustaches de Staline, Fayard, 2008 ; motifs, 2010.

La terrible vengeance du chevalier d'Anzy, Plon, 2008.

Le roman de la Bourgogne, Le Rocher, 2007.

J'ai bien connu mon frère, Le Rocher, 2005.

La comtesse blessée (Les enfants de la Révolution, tome 2), Plon, 2004.

Fière Éléonore (Les enfants de la Révolution, tome 1), Plon, 2004.

Tant qu'il y aura du rhum, Grasset, 2003.

Moume, Le Rocher, 2002.

Marius le fugitif, Plon, 2001 ; Pocket, 2002.

Cosette ou le temps des illusions, Plon, 2001 ; Pocket, 2002.

Les trois hussards, Plon, 1999.

Les amis de Céleste, Denoël, 1998.

Des naves dans le potage, Le Rocher, 1997.

Mykérinos 75013, Denoël, 1996.

La femme aux cheveux rouges, Julliard, 1994.

Le guerrier de cristal, Robert Laffont, 1991.

La Vénus aux fleurs, Robert Laffont, 1990 ; Pocket, 1992.

Le carnaval des grenouilles, Robert Laffont, 1989.

L'Arlequin des jours meilleurs, Lattès, 1984.

Le cimetière des grands enfants, Lattès, 1983.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

celui de la Metro Goldwyn Mayer. Ne songeant qu'à Guenièvre, Lancelot enlève ses vêtements et s'enduit de poix, matière visqueuse qui lui évitera la chute. Il entreprend la traversée, et après maintes coupures, rejoint l'autre rive. Les lions ont disparu. Devant cet exploit, Lancelot est acclamé par le roi Baudemagus qui propose de libérer les prisonniers. Mais Méléagant s'y oppose. Après la fuite des félins, c'est le retour du félon. Il défie Lancelot. Le combat aura lieu à l'aube. Méléagant aurait mieux fait de s'abstenir. Au petit matin, dans les frimas d'une clairière médiévale, il prend une raclée maousse. Son père, le roi Baudemagus, ordonne l'arrêt du combat. Lancelot est gagnant sur tous les plans. Il peut repartir à Camelot avec Guenièvre, Keu et les chevaliers délivrés.

Le retour au château du roi Arthur est triomphal. Mais un soir, Arthur, prévenu par un félon fourbe et fielleux (sans doute Mordred, le fils de Morgane et peut-être d'Arthur), surprend Lancelot dans la chambre de Guenièvre. C'est presque du Labiche. Le cocu, la femme et le cocufieur. En l'occurrence, dans le cas présent, on est plus près des tragiques grecs que du théâtre de boulevard. Même s'il faut errer, car Lancelot est un chevalier errant – et « à ses côtés viennent se fixer les ailes de l'augure », comme dit André Breton –, l'histoire ne se réfère pas à l'errance, mais à la trahison. C'est du drame pur et dur. Quand Arthur veut faire arrêter Lancelot, celui-ci s'échappe. Il n'a pas la grandeur d'âme de Robert Taylor qui a conscience d'avoir trahi Mel Ferrer pour les beaux yeux d'Ava Gardner. Il se rebelle. Sa Guenièvre, il l'aime. À tel point qu'il fera tout pour la récupérer.

En attendant, selon les lois du royaume et les règles de la chevalerie, Guenièvre a trahi. Elle doit mourir. Comme Jeanne d'Arc (sauf qu'elle n'est pas pucelle), elle sera brûlée vive. Le

jour du supplice, une trentaine de chevaliers déboulent à bride abattue. Lancelot se trouve à leur tête. Esclave de sa passion, il vient enlever Guenièvre. Mais les chevaliers d'Arthur résistent. Lancelot tue deux fils de Gauvain. En plus, il se retrouve face à son ancien ami. C'est bref et violent. Lancelot sort vainqueur du combat singulier. Gauvain n'est pas mort, mais il a le crâne brisé. Plus tard, devenu fou, il tuera un cousin de Lancelot et invitera ensuite Arthur à rallier Lancelot pour combattre Mordred. Sacrée mayonnaise.

Le cycle arthurien est une hydre. L'aventure ne se termine jamais. Pour Hollywood, Lancelot tue Mordred, retrouve Arthur qui se meurt sur le champ de bataille, obtient son pardon et repart errer dans son Armorique natale. Dans *Excalibur*, splendeur visuelle réalisée par Boorman, le metteur en scène de *Délivrance*, Arthur et Lancelot passent à la casserole – c'est le cas de le dire, car les chevaliers portent tous des armures dignes de figurer dans un catalogue d'instruments de cuisine. Guenièvre, bien sûr, on n'en parle plus. L'honneur et la dignité ont repris le dessus. L'aventurier, tel Clint Eastwood dans *Josey Wales hors-la-loi* et *Pale Rider*, est un solitaire. La solitude est d'ailleurs garante de son aventure héroïque. Chrétien de Troyes avait compris la chanson, fût-elle de geste. D'une certaine manière, Lancelot annonce le chevalier à la triste figure de Cervantès. Ses aventures, ses doutes, son humanité le condamnent à ne jamais être heureux, du moins satisfait. J'aime ce tourmenté crépusculaire. C'est l'ancêtre d'Athos, de Bussy, du chevalier des Touches, de Wyatt Earp, de Joseph Kessel. Et tout le monde d'entonner : « *I am a poor lonesome chevalier...* »

Le Caravage

Les aventures du peintre voyou et assassin de la Renaissance

Avant lui, il y a eu Raphaël, Botticelli, le Tintoret, Titien, Véronèse, Léonard de Vinci, Michel-Ange. Il se prénomme justement Michelangelo. Il est né à Milan en 1571, quelques jours avant la bataille de Lépante, qui mit un coup d'arrêt à l'avancée turque en Méditerranée. Le vainqueur s'appelait Colonna, il était le père de la marquise de Caravaggio, nom de la bourgade de la province de Bergame où Michelangelo Merisi vit le jour. Contrairement à ce qui est souvent dit, Michelangelo Merisi n'était pas un fils de pauvre. Fermo Merisi, son père, travaillait comme contremaître, maçon, architecte et intendant du marquis de Caravaggio. Francesco Sforza, issu d'une grande famille milanaise fondée par le *condottiere* Jacopo Muzio, dit Sforza (« Le fort »), a été le témoin du mariage de Fermo Merisi. Autant dire que chez les Merisi, où l'on compte encore deux frères et une sœur, on vit plutôt à l'aise.

Tout se complique de 1576 à 1584 quand la peste emporte les parents de Michelangelo. L'épidémie avait obligé la famille à retourner à Caravaggio, dont Michelangelo tire son nom d'artiste. On n'en est pas encore là. Michelangelo n'a rien d'angélique. C'est l'enquiquineur type. Une sorte de caractériel qui se moque, qui insulte, qui prend la mouche. À treize ans, pour le calmer un peu, on le place comme apprenti dans l'atelier milanais du peintre Peterzano, qui se réclame de Titien. En fait de Titien, Peterzano, comme son nom peut le laisser deviner, est lourdingue et maniériste. Michelangelo, lui, est doué. Il s'imprègne des techniques de la peinture à l'huile, de la peinture

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

compter que la femme en question, Milady de Winter, une vamp aussi tatouée que Pamela Anderson, est une salope intégrale, une garce de haute graisse, une diabolique et une sublime, un succube qui tue le duc de Buckingham, qui empoisonne Constance Bonacieux, qui tente de se taper d'Artagnan. Au moment du verdict final, le Gascon a beau être désespéré, il est prêt à pardonner. Pas Athos. Dans les faubourgs d'Armentières, d'Artagnan a même la velléité d'arrêter le bourreau de Béthune. Milady et lui ne doivent-ils pas s'éloigner en barque vers la rive la plus déserte pour qu'il décapite l'ex-comtesse de La Fère ? Athos, lui, ne pardonne pas. Ce méditatif est un extrémiste. Milady doit expier. Si quelqu'un veut s'opposer à cette exécution, il croisera le fer avec lui. C'est dit. Athos est comme ça. Un mousquetaire sans pitié. Droit comme une dague.

On croit que les trois mousquetaires sont des rigolos, des personnages destinés aux ados, aux crânes vides. Ce sont au contraire des grands tragiques. En plus, ils sont dangereux. Il n'y a qu'à demander son avis à Richelieu. Son Éminence toujours contrée par ces duellistes impénitents qui bénéficient en plus des faveurs de Louis XIII, d'Anne d'Autriche, du capitaine de Tréville, les a dans le collimateur. « Ils sont tous dangereux », confie-t-il à Rochefort. Mais le plus dangereux d'entre eux, c'est le comte de La Fère. Ingérable, imprévisible, censé être le plus sage, alors qu'il est le plus cinglé. C'est lui qui reçoit le sang du roi d'Angleterre sur le front quand celui-ci est décapité à Whitehall. D'abord une goutte, puis une cascade. Ça n'est pas rien. Les Français ont guillotiné Louis XVI, les Anglais ont coupé la tête de Charles I^{er}. Ils n'ont rien à nous dire. Ce sont eux qui ont tiré les premiers. Comme à Fontenoy. Si Athos avait vécu sous l'Empire, il aurait été à Waterloo. Malgré son sang bleu, il aurait pensé la même chose. « *Remember* », avait dit le

roi Charles. Ce n'est pas une chanson de Bruce Springsteen. On se souvient. Et puis d'abord, ce ne sont pas les Anglais qui ont gagné à Waterloo, mais les Prussiens. *Remember*. Sans Blucher, Wellington prenait sa pâtée.

Dumas l'écrit : « Athos, tombé lui-même à genoux, demeura quelques instants comme frappé de folie et d'impuissance. » Athos est un héros blessé. Il incarne le doute dans le romanesque. Les autres sont monolithiques, dignes de John Wayne et de Clint Eastwood : d'Artagnan reste fidèle à la mémoire de Constance, Porthos épouse une veuve richissime, Aramis magouille entre la politique, le libertinage et la religion. Athos, lui, est fêlé. C'est la fêlure aristocratique. On dirait Maurice Ronet dans *Ascenseur pour l'échafaud* et *Raphaël ou le débauché*. Un dandy velléitaire. À la différence qu'il ne dit pas : « Je me tue parce que vous ne m'avez pas aimé, parce que je ne vous ai pas aimés », mais : « Je vous tue parce que vous m'avez aimé, parce que je vous ai trop aimés. » Lui qu'on croyait ennuyeux, rébarbatif, sentencieux, est le père du fameux vicomte de Bragelonne, un roman prométhéen, une somme, un pavé parfois indigeste, un bémol qui harmonise encore plus Athos. Athos nous agaçait parce qu'il incarne la réalité, alors que les autres appartiennent au monde du rêve, de l'aventure, de ce qui est extravagant, pratiquement impossible. Athos, c'est le possible. Une grande âme. Lorsqu'il croit son fils dans l'autre monde, il se laisse mourir de chagrin. Athos est le seul mousquetaire à avoir eu un enfant. Humain, trop humain aurait dit Nietzsche. Le grand mélancolique proche du royaume des ombres a consenti à créer un destin de mort. Il ne s'en remettra jamais.

Au cinéma, Athos n'a jamais été gâté. Il a été la victime de la

caricature, alors qu'il n'en est pas une. Quand on songe à ce désespéré, on pense au général Dumas mourant d'un mal inconnu à Villers-Cotterêts. Athos pourrait être Empédocle, Héraclite, Parménide, Musset, Stendhal, Schopenhauer, Goethe, Montaigne, Max Stirner. Un maître à penser, mais aussi un maître à panser. Le compagnon des blessures. Celui qui prodigue des soins, qui soigne, sauve et surveille d'Artagnan, lequel, dans la réalité comme dans les mémoires de Gatien de Courtilz (l'homme qui a raconté l'histoire des mousquetaires au XVII^e siècle), finit par mourir au siège de Maastricht en 1673. D'Artagnan a sa statue à Auch, pas Athos. Le mystère demeure. Qui était le comte de La Fère ? Ce n'est pas le cinéma qui offre une réponse. Tous les acteurs qui se sont succédé dans le rôle étaient plus falots les uns que les autres : Léon Bary, Henri Rollan, Paul Lukas, Van Heflin, Jean Martinelli, Georges Descrières, Oliver Reed, Kiefer Sutherland... « Tous pour un, un pour tous » n'est pas vraiment le souci du cinéma. Le cinéma est con. Le grand personnage des *Trois Mousquetaires*, c'est le comte de La Fère. Il faut lire *Les Trois Mousquetaires, Vingt ans après, Le Vicomte de Bragelonne*, et redécouvrir cette aventure de l'exil intérieur. On n'a encore jamais fait mieux.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

hasard qui prononça le discours de clôture. On dit clôture pour ne pas dire autre chose. Car la mort, cette étrange clôture, n'est-ce pas, Alexandrine, une étourderie savante qui consiste à mettre un terme à l'apparente gaieté de tous les instants ?

Mary Read et Anne Bonny

Les aventures de deux femmes pirates

Bonny est un nom prédestiné. Si l'on prononce Bonny, on songe à Bonnie and Clyde. Si l'on dit Bonney, on pense au charmant William Bonney qui, à vingt et un ans, avait déjà occis vingt et une personnes. Bonney, de nuit ou de laine, est un nom soutien-gorgé. Ici, justement, il s'agit d'une femme : Anne Bonny. Une flibustière de haute grasse. Aussi réaliste que Teuta, la reine d'Illyrie qui organisait le pillage des navires romains au III^e siècle avant Jésus-Christ. Ajoutant la manière à la matière car, contrairement à Teuta, qui restait bien tranquille chez elle, elle maniait le sabre et montait à l'abordage.

Beau brin de fille. Il nous est loisible de se figurer Anne Bonny en ensorceleuse de la Tortue, véritable Scarlett Johansson du trois-mâts, sourire plein de perles et décolleté bien peuplé. Au fond, Jean Peters dans *La Flibustière des Antilles*. Nous deux à la Barbade. Moi en pauvre fat joué par Louis Jourdan, elle en piquante Anglaise à la voracité de Pot-au-noir. Quant à sa complice, pirate elle aussi, en caleçon et débardeur, rouquine incendiaire, c'est Mary Read. Et moi encore raide d'amour, aussi pantelant qu'Errol Flynn devant l'incomparable Maureen O'Hara dans *À l'abordage*, en train de larguer les écouteles et de rêver de l'une des plus belles rousses du cinéma en confondant haut vent et hauban, misaine et misère, tafia et ténia, Joly Roger et Jolly Jumper. Laissez-moi rêver, cornes de bouc ! Et, tel Barbe-Rouge, entouré d'Éric, de Baba et de Triple-Pattes, dans les immortelles BD signées Hubinon et Charlier (Dargaud), d'ajouter : par tous les diables de l'enfer !

Saluons donc les pirates, heureux libertaires qui flibustaient les rêves du politiquement incorrect en boucanant leur rancune. Savez-vous que le partage du butin était soigneusement réglementé ? Une part et demie ou deux pour le capitaine et le quartier-maître ; une demi-part pour les canonnières, charpentiers et chirurgiens ; une part pour le reste de l'équipage. Ce système socialisant tranche sur les habitudes de répartition dans la marine où existent une importante hiérarchie des soldes et des disparités énormes entre le capitaine et ses hommes. Mine de rien, la piraterie est un système démocratique. On dialogue. On est solidaire. Le mérite, la compétence et le courage figurent au hit-parade des valeurs pirates. Le pirate est le porte-drapeau d'une révolution sociale. Sur le navire, pas d'exploitation. C'est au contraire le lieu de contestation du système oppresseur. Dans sa lutte, le pirate se porte vers les valeurs qui nient le système : le collectivisme, l'égalitarisme et la solidarité. Le pirate est un anar. Un libertaire de la ligne de flottaison. La déraison l'emporte souvent. Ainsi que la cupidité. La violence. La cruauté.

L'affreux Morgan, l'horrible l'Olonnais et Monbars l'exterminateur étaient de priapiques forbans qui, loin de l'image d'Épinal véhiculée par le cinéma, la littérature ou la BD, faisaient manger leur foie à leurs prisonniers tout frais éventrés ! Ils n'avaient pas le côté folklorique du capitaine Crochet. Rappelez-vous, ils s'appelaient Chien Noir, Bill Bones, Long John Silver. Ils braillaient : « Ils étaient quinze sur le coffre du mort. Oh, hisse ! et une bouteille de rhum ! » Ils juraient par Satan et tuaient comme on respire. Ils avaient dans le sang et la mer et la mort et le goût des trésors. Ils se disaient « gentilshommes de fortune », mais c'étaient d'abominables hommes des mers. Nous avons peur et c'était bon. Entre Stevenson et Defoe, on évoquait *L'Île au trésor* et *La Vie, les*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Allons-y et souquez ferme, garçons !

Les canots avançaient comme les canadiennes du *Dernier des Mohicans*. Les rameurs prenaient garde de créer le moins de remous possible, de crainte que l'eau ne fût phosphorescente. Ils suivirent la côte de si près qu'ils manquèrent de s'échouer. Enfin, la masse sombre du brigantin avec ses deux mâts se précisa.

– En douceur, garçons.

Chacun serra son sabre et son casse-tête, retenant son souffle, épiant la moindre animation sur le navire.

– Abordons par l'arrière, murmura Anne.

Mary fut la première à se hisser sur le pont, couteau dans la bouche et hache au côté. On égorgea les matelots à moitié somnolents et les soldats espagnols présents n'esquissèrent qu'une vague résistance. L'essentiel, c'est qu'aucun cri ne fut poussé. La hache de Mary coupa quelques têtes et le sabre d'Anne fit merveille. Les pirates se retrouvèrent maîtres à bord.

Sans consulter Rackham, Anne donna ses ordres. Aussitôt les poulies des manœuvres grincèrent et, à grands coups sourds, les haches s'attaquèrent aux amarres.

– Moins de bruit ! lança Mary.

Les voiles furent hissées à une vitesse record. Coq en pâte un peu débordé sur ses ailes, Rackham déglança un sourire gercé à l'adresse de ses deux poules. Au même moment, le navire commença à glisser sur l'eau noire.

– Nous sommes sauvés, garçons, miaula Rackham en sortant de son gilet sa longue-vue.

Anne et Mary, sans perdre un instant, examinèrent le nouveau bâtiment. Elles trouvèrent dans les cales assez de vivres et d'eau pour plusieurs semaines. Ainsi que des armes et des munitions.

– À nous la belle vie, fit Anne en enlaçant son amie.

– Cap sur les Antilles, susurra Mary.

Et les deux femmes, moulées dans des caleçons masculins, s'embrassèrent avec fougue.

Tout cela, évidemment, a une fin. Vers 1720, beaucoup de hors-la-loi de la mer profitèrent du pardon du roi d'Angleterre pour raccrocher. Anne et Mary, elles, restèrent aux Antilles. Elles capturèrent des petits bateaux de commerce mais, à force de combats, le nombre de recrues diminua dangereusement. Il restait assez de pirates pour assurer les manœuvres, mais pas assez pour mener victorieusement un combat. Les flottes se défendaient à présent avec efficacité. Plus ça allait, plus on perdait d'hommes. Les occasions se faisaient de plus en plus rares et s'avéraient moins fructueuses.

– Le métier se perd, avait conclu Rackham avec amertume. Un de ces jours, on va nous mettre le grappin dessus.

Ses deux lieutenants avaient échangé un regard complice. Rackham avait les flubes. Avec un tel capitaine, Anne et Mary n'iraient pas loin. Il fallait aviser.

Les deux filles n'en eurent pas le loisir. Un jour, à Point

Negril, à la Jamaïque, la vigie signala un bâtiment à l'ancre.

– Si seulement j'avais assez d'hommes, maugréa Rackham.

– Des hommes, il y en a, répondit tranquillement Anne.

– Où cela ?

– Précisément sur ce bateau inconnu.

Rackham regarda d'abord Anne, puis Mary. Il ne comprenait pas. Ce qu'il ne comprenait pas non plus, c'est que les deux femmes n'avaient plus qu'une envie : se débarrasser de lui. Lui faire essayer la cale humide et l'envoyer nourrir la faune sous-marine.

– Nous avons besoin de compléter notre équipage, expliqua Mary.

– Comment faire des prisonniers, puisque nous sommes inférieurs en nombre ? bafouilla Rackham.

Anne le toisa avec mépris.

– Nous ne les attaquerons pas, ce sont eux qui viendront à bord.

On allait inviter une dizaine de matelots pour les faire boire et échanger les dernières nouvelles sur les événements aux îles. Sous couvert de convivialité, on les amadouerait. Ensuite, on les engagerait de force.

– Et s'ils refusent, on leur met les tripes à l'air !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n'est-ce pas le mot qui lui convient le mieux ?

Il refait son entrée dans la vie parisienne en fréquentant les tripots, les bals publics et les restaurants à la mode. Son bagout, son exubérance et sa gaieté tapageurs s'accompagnent de nombreuses conquêtes féminines et de duels retentissants. Avec sa blondeur châtain et ses yeux bleus, son corps d'athlète moulé dans le dolman à tresses d'argent et son esprit incisif, il a tout pour plaire aux dames. En plus, il danse à ravir. Le problème, c'est qu'il se prend pour un génie. Incapable de dissimuler sa haine pour Bonaparte, il daube sur ses manies, ses défauts, ses travers. « Le petit Corse mal foutu, colérique, vulgaire, ambitieux... » Tout cela se répète, se colporte. D'autant que François est l'amant de Fortunée Hamelin, une amie de Joséphine de Beauharnais. Contre mauvaise Fortunée, bon cœur... La galante est intime également de Fouché et de la police consulaire. Vous voyez le genre.

Vicieux, François fréquente les mécontents. Au sein de l'armée, ils sont légion. Jaloux, écartés ou trop bouillants : Bernadotte, Moreau, Jourdan, Brune, Gouvion-Saint-Cyr, Lecourbe, MacDonald, Augereau, même Lannes. Les plus jacobins des officiers ont été mis en réforme. Sous les préaux et dans les mastroquets, ça renaude. Un véritable complot se trame parmi les troupes de l'armée de l'Ouest. Surtout après la signature du Concordat, entre Bonaparte et Pie VII, qui forçait la démission des évêques émigrés et réorganisait le catholicisme en France. En 1802, dans cette ambiance délétère, François rencontre Moreau, le vainqueur de Hohenlinden, Delmas, un noble devenu jacobin, et Oudinot, le futur maréchal aussi ambitieux que calculateur. Un dîner est organisé au château de Polangis. Sont présents Marmont, toujours fuyant, Dupont-

Chaumont, inspecteur d'infanterie, et le chef de brigade Margaron, un « gros frère », autrement dit un cuirassier. Tous s'emportent. Va-t-on permettre à cet avorton de Bonaparte de les livrer, eux les soldats de la Liberté, de la Patrie et de la Révolution, à la tyrannie de la prêtraille ? Delmas jure de rosser le petit Corse. Marmont se tait, Oudinot écoute.

– Moi, je me charge de descendre Bonaparte à vingt pas, d'une balle au front ! s'exclame Fournier.

Le soir même, il s'en vante auprès de Fortunée. Dès le lendemain, Bonaparte connaît les propos tenus au cours du souper de Polangis. Par qui ? Marmont ? Fortunée ? Aucun document ne le précise. En tout cas, Delmas (Maurilhac d'Elmas de La Coste) et Fournier sont dans le collimateur. En plus, François n'a pas rejoint son régiment dans les Abruzzes. Au cours de la représentation de *Sémiramis*, il est là pour faire du tapage. Il refuse de saluer le Premier consul. À l'entracte, il est prié de se présenter au général Junot. En fait, des argousins le conduisent à la police générale, rue des Saints-Pères. La soirée de Polangis, bien sûr.

– J'ai trop de maris à faire cocus pour trouver le temps de conspirer contre Bonaparte, déclare Fournier au commissaire venu l'interroger.

Ce dernier déglace un sourire circonspect et invite François à dormir sur place, car le lendemain, il sera procédé à une perquisition au domicile du colonel Fournier.

Au matin, un personnage à la mine inquiétante réveille François : Fouché en personne.

– Dites-moi, colonel, est-il vrai que vous avez affirmé avoir derrière vous toute la cavalerie de la garnison de Paris ?

Laissez-moi dormir, grogne le prisonnier.

Fouché hausse les épaules et se retire. En 1814, le jour du retour de Louis XVIII aux Tuileries, Fouché rencontrera Fournier et lui dira :

– Ah ! général, si vous m'aviez répondu le jour où je vous questionnais à propos de la cavalerie de Paris, Sa Majesté serait installée dans ce palais depuis déjà douze ans !

Il est amusant de voir à quel point un régicide doublé d'un assassin et un jacobin à la fibre royaliste plébiscitaient l'insuffisant et podagre Louis XVIII au détriment du brillant Bonaparte. Quoi qu'il en soit, lors de la perquisition, Fournier assomme un agent et s'échappe chez sa maîtresse. Le Tout-Paris est au courant. C'est l'effervescence. Fortunée, sans mauvais jeu de mots, redoute son infortune. Ce qui doit arriver arrive : elle dénonce le bouillant colonel qui est arrêté, puis emmené au Temple. On se dit que le fâcheux de Sarlat va passer sur la bascule à charlot. Eh bien non. Bonaparte se montre clément. Sur les conseils de Fouché, il se contente de mettre Fournier à la réforme et de l'envoyer planter ses choux dans son pays natal. La bonne pomme, cette fois, c'est Fournier. Et à la sarladaise !

Une fois à Sarlat, l'expiation commence. François s'achète une conduite. Il fait des risettes à droite et à gauche, se montre le plus séduisant des causeurs et le plus agréable des convives. Mais bon sang, quel ennui ! Son ami Lasalle, commandant le 10^e hussards en garnison à Cahors, lui rend visite. Et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ne pourra plus imaginer autrement un cow-boy que comme dans *Le Vol du rapide* ou dans *La Conquête de l'Ouest*.

Quand on a découvert les méchants, crados et cyniques *caballeros* de Sergio Leone, le genre en a pris un coup derrière l'anthropologie structurale. Les macaronis nous la mettaient dans l'os, les spaghettis ruisselaient de pomodoro. Pour la peine, certains irréductibles du western classique, infusés dans les tuniques blues de Ford, les décharges de Raoul Walsh et la tambouille country hellénistique de Howard Hawks (« *just my rifle, my pony and me* »), l'ont eu en travers. Cette bataille des anciens et des modernes, vieille comme les haricots au lard, avait de quoi défriser les papys réacs des *Cordes de la potence*, d'*Une bible et un fusil* et du *Dernier des géants*. Pour eux, le « spaghetti » était de la crotte de bique, même pas de mustang. Mais après tout, on s'en tamponnait les santiags, vu que le genre avait du plomb dans l'aile, et que ricain ou rital, choucroute ou castagnette, il était à la casse.

On a beau dire, le western est un monument historique, voire hystérique, qui a participé de l'envoûtement de masse. Il y a là une sorte de marxisme du Remington, comme si nous étions les héros du héros. Surgissent la notion des grands espaces, l'éthique, la hardiesse, l'action, l'inconnu, l'esprit pionnier, la lutte pour la vie, le sang-froid, bref, tous les ingrédients nécessaires à la confection d'un opéra maousse où la réalité et la fiction s'arsouillent au saloon, car ils se confondent souvent, créant chez l'un ce à quoi l'autre aspire. On l'affirme sans barguigner, le western jongle avec le rêve et la réalité, car l'aventure tient justement des deux. *Come on*, vieux coyotte, on va chanter une chanson autour du feu, quelque part entre le Colorado et le Texas, *Les Sept Mercenaires* et *La Rivière sans*

retour, dans le genre : « Si toi aussi tu m'abandonnes... » Il y a fort à parier que les grands enfants, accros au Far West de Kit Carson, au Wild West de Buffalo Bill et aux règlements de compte à Dodge City, de l'autre côté de *La Rivière rouge*, de Yuma et d'*El Dorado*, siffleront trois fois. Ce sera duel au soleil. *Let's go*, on est prêts à dégainer avec eux !

Pour connaître l'Ouest, on a eu besoin du western. Tout commence entre 1760 et 1800. Si vous voulez vous lancer à l'aventure, il y a cinq pistes à emprunter : celle de Lewis et Clark, la célèbre Santa Trail, l'Oregon Trail, la piste des mormons et celle de la ruée vers l'or. Dieu merci, il n'y avait pas encore *La Révolte des dieux rouges*, l'appât était un trésor de pendu, le gaucher connaissait la loi de la prairie, ces sales rascals d'Indiens n'avaient pas déterré la hache de guerre. C'est bien simple, en un peu plus de vingt ans, un historien de l'Ouest ne dénombra que onze morts. Un petit coup de danse du scalp, une bouffée de calumet, une tartine de pemmican, et voilà le travail. Avant les rappeurs, c'était le triomphe des trappeurs. Il n'y avait pas beaucoup d'eau, la température passait du torride au glacial, on ne disposait pas de Vicks Vaporub ni de Baume du tigre dans ses fouilles. Comme décor, les Rocheuses et le Grand Lac salé. Une nature hostile et sauvage, digne de Néanderthal. *Ugh* ! Pour se dégourdir les bottes, il faut quand même parcourir de deux à trois mille kilomètres en chariot. Beaucoup de pionniers y laissent leur plat de côtes.

Quand, en 1848, un Suisse découvre un filon (eh oui !), c'est la ruée. En dix-huit mois, cent mille pionniers déboulent dans le nouvel El Dorado. Dans ce milieu avide et brutal, les coups de couteau et de pistolets se donnent pour un rien. La vie est dure. Sans un flèche en poche, mais avec quelques flèches en guise

d'épées de Damoclès, une famille sur le paletot, une bible et un fusil, il faut se dépêcher, cultiver, se battre, organiser des convois, bâtir une maison, une ville, bref, fonder un « *nice sweet home* ».

Patatras ! En 1861, c'est la guerre de Sécession. Sept États, la Caroline du Sud, la Floride, la Géorgie, l'Alabama, le Mississippi, la Louisiane et le Texas, quittent l'Union. Pour embêter Abraham Lincoln, les sudistes élisent un président : Jefferson Davis. On peut le dire, la guerre de Sécession, qui dure quatre ans, va contribuer à créer le western, car beaucoup d'anciens soldats, démobilisés, deviennent des aventuriers qui traînent dans des cités champignons telles que San Antonio, Kansas City, Wichita ou Dodge City. C'est à ce moment-là qu'on va à la rencontre, comme le disait Zola, d'une « nature vue à travers un tempérament ». Le tempérament de l'homme de l'Ouest est résolument optimiste.

Le premier héros de l'Ouest se nomme Daniel Boone. C'est un enfant de la prairie. Adopté par les Indiens, il porte une veste de daim, des guêtres et des mocassins. Imaginez une sorte de Lon Chaney junior dans le rôle du loup-garou, fort comme un Turc, bête comme ses pieds. Interprété au cinéma par Georges O'Brien, Bruce Bennett et Bill Elliott, tous inconnus au bataillon, sauf O'Brien, Boone avait la particularité de dormir avec un cercueil sous son lit. C'est Bela Lugosi avant la lettre. Lorsqu'il meurt en 1820, on l'enterre dans son cercueil. Ami des pionniers comme des Indiens, il fut regretté par tout le monde. Il s'était aventuré par la passe de Cumberland et avait ouvert quelques sentiers que bon nombre de ses successeurs emprunteront. Il était le guide par excellence.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

femmes. C'est une Simone de Beauvoir du tungstène, métal abondant dont l'élément atomique appartient au groupe du chrome et du molybdène. Et atomique, elle l'est, Nellie. Elle n'y va pas par quatre métaux. Dans la société nordiste et coincée de Pittsburgh, ça fume dans les hauts-fourneaux. Au *Pittsburgh Dispatch*, histoire de calmer les esprits, on demande à Nellie de réaliser des reportages sur la mode et le jardinage, ce qui, on le subodore, n'est pas la tasse de thé de l'inoxydable Nellie. Elle a envie de les envoyer paître dans les bégonias. Puis, par un heureux hasard de circonstance, on lui fait miroiter un voyage au Mexique.

– Il s'y passe de grands événements, lui dit-on.

Il ne faut pas lui dire deux fois. Sans attendre, elle part au pays des tacos et de la tequila. Là-bas, elle rencontre Pancho Villa et fait un reportage sur lui. Sujets abordés : la révolution et la corruption. Ce n'est pas du goût du pouvoir en place. Porfirio Diaz et ses séides font comprendre à la beauté US qu'elle n'est pas l'Aztèque aux yeux bleus et qu'elle pourrait bien finir en vapeur de guacamole. Nellie se rebelle, elle en vient presque aux mains avec un officier supérieur. Mais l'avertissement est clair comme du jus de mezcal : si elle ne veut pas qu'on lui fore un troisième œil au milieu du front, elle a intérêt à prendre la tangente. Et *fissa*.

De retour aux States qui, il faut le noter, pansent encore leurs plaies de la guerre civile (le président n'est autre que le général Grant, un buveur invétéré, un grand soldat et un piètre homme politique), Nellie se pointe à New York. La délurée a tous les culots. Dans la mégapole aux tours de métal, elle sollicite un entretien avec Joseph Pulitzer. Pulitzer, qui a donné son nom au

célèbre prix, est le patron du *New York World*. Le discours et l'enthousiasme de la jeune femme le séduisent. Pour la tester, il lui confie une grande enquête. Il s'agit de décrire, de raconter, d'analyser le quotidien de certaines femmes dans un asile d'aliénés de Blackwell's Island. Nellie se lance, rédige et publie. Cela fait un tabac. Voilà du journalisme de terrain. C'est en tout cas ce que ressent Pulitzer. Cette fille n'a pas froid aux yeux, et il aime ça, l'ancien petit immigré hongrois qui a combattu dans les rangs nordistes en 1865. Il va lui faire accomplir de grandes choses. Aussi, dès que l'opération Phileas Fogg se présente, il ne conseille plus, il préconise. Pensez donc ! L'aubaine ! Un record de tour du monde à battre ! En apprenant la nouvelle, Nellie fait du ramdam. Ce tour du monde, c'est pour elle. Elle sera Phileas Fogg au féminin.

Nous sommes en 1889. Pour ne rien cacher, l'Amérique raffole de cet écrivain français, Jules Verne, qui a une imagination débordante. L'Amérique raffole aussi de la façon dont il a caricaturé l'Anglais avec son ensemble en pied-de-poule, sa casquette anachronique et ses sacs de voyage en cuir. *Le Tour du monde en 80 jours* a fait un malheur. Qui sera capable d'égaliser la performance de l'inénarrable rosbif ? Au *New York World*, on joue le jeu. On va même jusqu'à dire que Nellie Bly est parfaite pour le rôle. N'est-elle pas le sosie de Phileas Fogg, la moustache en moins ? Certains Français présents, vaniteux et cocardières, jamais avarés d'un cocorico, en font leur gorge chaude. Avec cette gamine en jupon, disent-ils, Fogg sera dans le brouillard ! On croirait un film de la Hammer. Il ne manque plus que Peter Cushing dans le rôle de Fogg et Christopher Lee dans celui du brouillard. La nénéte un peu ramenarde sera-t-elle à la hauteur ? On relève le gant. Pulitzer se frotte les mains, les paris sont lancés : Nellie Bly parviendra-t-elle à accomplir le

tour du monde de Phileas en moins de quatre-vingts jours ?

La date est fixée. Départ le 14 novembre. C'est tout de suite la course à l'échalote. Nellie n'a pas d'adversaire qu'elle fait courir en le tenant par le col et le fond de la culotte, mais elle n'arrête pas de bouger. C'est une tornade. Un météore. À pied, à cheval, en voiture, en bateau, en train, en diligence, en pousse-pousse : elle est sans cesse en mouvement. Impossible de lui mettre le grappin dessus. N'a-t-elle pas un record à battre ? Pour panacher ses passages d'un continent à l'autre, elle écrit des reportages. Déguisée comme Fogg, elle devient une mascotte internationale.

– Le retour de la grande aventure ! clame-t-elle.

Quand on parle d'aventure, cela implique aussi le hasard. L'aventure est un shaker qu'on secoue énergiquement pour composer un cocktail de risque, de chance, de fortune, de sort, d'audace, d'inconscience, d'impudence, d'imprudence, de mystères, de rebondissements. Pour créer le chaud, il faut servir glacé. Nellie ne s'en prive pas. Elle fonce d'un port à une gare, d'une ville à l'autre, écrivant un billet quotidien dans le journal de Pulitzer. C'est rapide, nerveux, picaresque. Le lecteur découvre un monde grouillant où tout se transforme, se recycle, selon une loi que Lavoisier ne démentirait pas. On songe à Céline débarquant à New York, « cette ville debout », à Kerouac sur la route, à Malcolm Lowry au Mexique, à Hemingway en Espagne, à Dumas en Russie, à Stendhal en Italie, à Jules Roy en Chine, à Clavell au Japon. Nellie écrit dans un style alerte et coloré. Les lecteurs sont captivés. Les voyages de la jeune femme sont un feuilleton digne de Zévaco et de Ponson du Terrail. Il y a de l'exotisme au détour de chaque page, la description d'un petit cosaque, celle d'un gros Ottoman, d'une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les gogols à gueule de raie qui rêvons d'exotisme, d'aventures extraordinaires, de héros à la dimension de titans. Le prénom d'un aventurier de la brème, d'un Jason qui connaît la rhétorique du bourre-pif, sapé milord, jabot neigeux, gilet à ramages, redingote cintrée et pantalon à sous-pied. Sans compter la paupière savoureuse, plissée par la fumée de cigare, le biceps saillant sous la liquette en coton d'Égypte, le regard de crapaud mort d'amour.

L'amour, c'est justement le thème de toutes les aventures, et cela sans jeu de mot. *Autant en emporte le vent* est l'histoire d'une fille qui se trompe d'amour, ce qui est un mal assez contemporain, car les Butler de jadis ont laissé place aux Ashley d'aujourd'hui, métrosexuels à la volonté de marshmallows, couillons asexués qui se la pètent en vivant des aventures virtuelles, plantés devant l'écran rose de leur Internet. L'aventure exige une certaine forme de convivialité. Pour aimer, il faut goûter. Les péronnelles, ça se drive. Les mégères, ça s'apprivoise. Il suffit d'avoir le doigté de Petruccio, la science de Casanova, le cynisme de Don Juan. On adore les femmes avec des petites têtes de moineau, c'est bon pour nos envergures d'aigles royaux. D'accord, on trafique un peu, on profite de la guerre, des dommages collatéraux. On flambe dans les boîtes de Georgetown pendant que les autres se trucident joyeusement sur les champs de bataille. Glory, glory, alleluia !

Un de ces quatre, on sera au-delà du Missouri, avec l'esclave libre, chasseur au Kenya. Notre cœur fait Mogambo. C'est ça l'aventurier. Il ne se mêle pas, il survole. Soudard d'allure, dandy dans l'âme, il a l'esprit léger et le cœur lourd. Il sait. Peut-être à cause du passé, de l'expérience. C'est lourd. Ne dit-il pas à Scarlett : « Je suis trop vieux pour porter sur les épaules le poids

des mensonges perpétuels qui accompagnent l'existence de ceux qui entretiennent des illusions »? Évidemment qu'on rêve de ça. Être fort, viril, dur, implacable. Mais juste, lucide et magnanime. Il y a quelque chose d'impalpable dans ce type d'aventurier. Une femme qui doit choisir entre un pépère et un aventurier est confrontée à un choix cornélien. C'est une question de confort, de sécurité, de train de vie. Si elle comprend le pépère, elle ne l'aime pas. Si elle aime l'aventurier, elle ne le comprend pas. C'est à la portée de tout le monde. Comprendre et apprendre ne sont pas forcément faits pour s'entendre.

Nous, les aventuriers, on en fait des tonnes. On devient joueur de poker, élégant et distancié, dissimulant honneur et bravoure sous les paillettes de l'homme du monde. On se la pète, on en jette, on s'appelle Rhett. On joue de la pudeur et du bon sentiment. Sous l'attrait du jackpot, on est cependant nostalgiques de cette fille qui s'appelait Scarlett. Rhett et Scarlett, ça rime. On fait de la poésie, c'est bête. L'aventurier est un cœur d'artichaut. Disons un courageux d'une grande lâcheté. Il s'attache à fuir pour mieux fuir sans attache. Qu'il s'appelle Davy, Henry, Kit, Billy, Wyatt, Gary, Burt, Errol ou Rhett, il a de la fuite dans les idées. C'est un marionnettiste d'étoiles. On ne l'apprivoise jamais. C'est pour ça que les femmes l'aiment tant. Pour Rhett, elles sont toutes prêtes.

Gertrude Bell

Les aventures d'une Lawrence d'Arabie au féminin

Elle est née en 1868, lui en 1888. Vingt ans séparaient celui qui fut Lawrence d'Arabie et celle qui fut l'Indiana Jones du Foreign Office. Gertrude était belle, belle, belle comme le jour, belle, belle, belle comme l'amour. Cela tombe bien, car Gertrude s'appelait Bell. Jolie, brillante, intempestive, pleine d'humour, elle fit des études à Oxford. Cette Anglaise au teint de porcelaine ne rêvait que d'aventure, même si l'aventure laisse parfois un goût amer, un sentiment de désillusion, car une aventure en entraîne une autre, toujours une autre, encore une autre, jusqu'à un sentiment proche de l'inutilité et de la dépression. L'aventurier ne tient pas en place car il ne trouve pas sa place. Gertrude Bell est un peu comme ça. Cette féminine qui n'a rien de féministe concurrence les hommes sur le même terrain. Elle pratique l'alpinisme, fait des excursions dans le désert, monte à cheval, cavale à droite et à gauche. Un jour, elle décide de se rendre à Damas et à Bagdad. Nous sommes en 1900. Tout va commencer pour Gertrude Bell.

Le Moyen-Orient est sous la botte des janissaires. La Grande Porte, comme on appelait autrefois l'Empire ottoman, fait suer le burnous à tout ce qui n'est pas turc. « En mars 1900, Gertrude Bell se risque dans le pays de Moab avec des mules, un guide et une escorte », écrivent Alexandra Lapierre et Christel Mouchard. Que fait Miss Bell ? La belle, justement. Elle abandonne son escorte et rejoint le pays des Druzes. En 1900, on n'en a pas la moindre idée, c'était coton. Voilà tout le caractère de cette demoiselle quand même âgée de trente-deux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

son travail comme vaquero, sur son départ pour Chihuahua, puis sur son itinéraire révolutionnaire. Villa acquiesce. Walsh n'a toujours pas entendu le son de sa voix.

– Et les pesetas, gringo ?

Walsh ouvre sa sacoche, sort une pièce de vingt dollars en or, puis la donne à Villa. Le général l'examine, la retourne entre ses doigts et la mord subrepticement.

– *Muy bien, gringo.*

Et il ajoute :

– Je suis content que vous fassiez quelque chose sur mon histoire. Je prendrai grand soin de vous, parce que, si vous êtes tué, il n'y aura pas de film et le monde ne le verra pas.

Vamonos ! Le chef opérateur de Walsh est un Allemand nommé Aussenberg. Les Mexicains de Villa ont réquisitionné un train appartenant à la Mexican Central Railroad. On imagine une scène de *Il était une fois la révolution*. Une centaine de cavaliers suivent le train. Sur les plates-formes, des prostituées et des soldats entassés. On se distrait comme on peut. De Juarez à Mexico, comme dit Walsh, c'est sanglant, violent, truffé de pillages, mais épique. À Durango, des soldats en uniformes sont abattus par les hommes de Villa. Les rescapés sont fusillés. Walsh parvient à prendre quelques plans d'ensemble : des rebelles à la poursuite des *federales*. Sur la Plaza, des soldats sont pendus haut et court. Puisque Walsh n'a pas pu filmer l'entrée de Villa dans Durango, il transforme la réalité en fiction. Il reconstitue. N'est-ce pas du cinéma ? Villa se prête au jeu,

demande à certains de ses hommes d'enfiler des uniformes de *federales*. Si ces derniers rechignent, il les fait exécuter. *Anda !* C'est simple comme un coup de flingue.

Aussenberg filme pendant que les balles sifflent à ses oreilles. Cette reconstitution, c'est pire que la réalité. Les tirs sont réels ! Le soir même, pour fêter l'événement, on dîne dans les wagons de Villa. Le général engloutit trois énormes steaks et sert lui-même Walsh avec un couteau. C'est une marque d'estime. *Si, señor !* Si vous avez vu *L'Aventurier du Rio Grande* avec Robert Mitchum, vous n'êtes pas dépaycé. Durailles, ces Mexicains.

Le lendemain matin, la troupe quitte Durango. Au départ de Juarez, l'armée de Villa n'avait que trois cents hommes. Elle est à présent forte de huit cents hommes. Après le passage du Rio Grande, on dénombre vingt mille hommes. « Par un prompt renfort, nous nous vîmes trois mille en arrivant au fort... » C'est *Le Cid* version guacamole. Il y a des pillards dignes des *Cent Fusils*, le western tortilla où Raquel Welch se faisait sauter par Jim Brown, des filles qui se pavanent en robe du soir, des ralliés qui fêtent ça à la tequila, des volontaires en provenance des haciendas, des habitants qui se prennent pour des soldats et des soldats qui se prennent pour des habitants. Tout ce joli monde se parfume à la dynamite. Walsh filme sans discontinuité. On déboule à Léon, puis à Querétaro. C'est enfin Mexico où Villa descend de son cheval pour pénétrer dans le palais national désert. « Pratiquement pas d'effusion de sang, note Walsh. Juste quelques fusillés pour l'exemple. » En plus, l'armée du sud de Zapata et celle de Vera Cruz commandée par Obregon sont arrivées. L'armée révolutionnaire se compte désormais par dizaines de milliers d'hommes. *Viva la revolucion !*

Quand Walsh revient à Los Angeles, il est félicité par Griffith et Frank Woods. Malgré toutes ces scènes mouvementées et sanglantes, il se demande s'il a dirigé Villa ou si c'est Villa qui l'a dirigé. Peu importe. Griffith se frotte les mains. « À la censure, ils risquent de s'évanouir, dit-il. Et vous, monsieur Walsh, vous finirez le film en jouant le rôle de Villa dans sa jeunesse. »

Les scènes d'intérieur de *Life of Villa*, qui sort en 1912, sont tournées dans les studios de la Fine Arts et les scènes d'extérieur dans la vieille mission de San Fernando. Un jour, alors que Walsh se repose entre deux prises de vue au studio, deux types se présentent pour le rencontrer. Le premier est Jack London, le second Wyatt Earp. London demande à Walsh s'il a vraiment chevauché aux côtés de Pancho Villa, Walsh répond par l'affirmative et raconte son épopée. London, costaud et en pleine forme, dont la poignée de main laisse des picotements dans les doigts, n'a plus qu'un an à vivre. Il est ridé, buriné, rude, bouffé par les boissons fortes. Earp est grand, élégant, légèrement voûté. Passionnés par le récit de Walsh, London et Earp acceptent d'aller dîner avec lui au *Levy's*. Dans un premier temps, London bave sur les éditeurs.

– C'est une bande d'eunuques !

Quelques verres plus tard, il parle de sa vie au Klondike au moment de la ruée vers l'or et des circonstances qui l'ont incité à écrire *L'Appel de la forêt*. Earp évoque les Clanton et la fusillade à OK Corral. Les récits sont arrosés. On se remplit le gazomètre avec entrain. Et puis voilà Charlot qui déboule. Il fait son numéro de serveur et s'assied à la table des trois hommes. Éclat de rire général. Ce sera une soirée mémorable.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et raffiné. Un Anglais pur jus.

– Il avait le don, la grâce, le charisme des grands acteurs romantiques, disait Vincent Price.

– Un authentique charmeur, ajoutait Lewis Milestone.

– Un type délicieux, renchérissait Walter Pidgeon. Impossible d'être plus charmant.

Ce côté double sera la marque de fabrique de Flynn. Avec lui, impossible de savoir sur quel pied danser. C'était le plus délicieux des schizophrènes.

Pendant un temps, les Flynn séjournent en Angleterre. Errol est élève au South London College à Barnes. Après d'innombrables fugues et bagarres, il est mis à la porte. *Idem* dans un autre établissement de Londres. Les Flynn sont découragés. De retour en Australie, ils expédient Errol dans un collège de Sydney. Au lieu de se signaler par des expériences qui, selon les espoirs de son père, en eussent fait un intellectuel de haute grasse, Errol opte plutôt pour la Grèce tout court, antique et voluptueuse. Ses exploits avec Elsie, une belle femme de l'administration qui a le double de son âge, défraient la chronique universitaire australienne. Champion en éducation sentimentale, sorte de Frédéric Moreau en quête perpétuelle d'une Marie Arnoux, d'une Rosanette ou d'une Mme Dombreuse, mais aussi en éducation physique, Errol est digne d'un héros de Flaubert et de Stendhal, Phébus à la force d'Hercule. À la fois Fanfan la tulipe, Tom Jones et Milon de Crotonne, il brille en natation, en boxe, en tennis. Après ses succès scolaires, notamment avec l'accorte Naomi Dibbs, aussi belle qu'un

cocktail d'Alexis Smith et d'Olivia de Havilland, il est sélectionné en Coupe Davis. Errol ignore les revers : il est plutôt expert en coups droits dévastateurs, en volées d'anthologie. Il y a du mousquetaire en lui. Matamore aussi agaçant que le Jim Corbett de Raoul Walsh, il est quand même champion junior d'Australie.

Tandis que son père en Angleterre étudie une baleine fossile pour le British Museum, Errol travaille dans une maison de lainages en gros. Il se lie d'amitié avec un certain Thomson qui, à défaut de manier la mitrailleuse, joue du couteau. Les deux amis envisagent de vider la caisse. Mais Thomson s'enraye. Après avoir proposé à Errol de racketter une bande surnommée la « bande du rasoir », il se fait égorger lors d'un règlement de comptes un peu foireux. Errol se débine. Il songe qu'il vaut mieux envisager une autre forme d'activité. Les mauvais plans, il s'en méfie. Dans sa tête a germé un autre projet : celui de partir en Nouvelle-Guinée, alors sous protectorat. Pourquoi ? Parce qu'on a découvert là-bas quelque chose qui attire les bons à rien et donne de la fièvre : de l'or.

À dix-sept ans, Errol paraît plus vieux que son âge. Il est grand, balèze, charmeur, irrésistible, toujours prêt à se faire passer pour le jeune homme romantique qu'il n'est pas mais qu'il affecte d'être. Sa technique est simple : ne pas avoir l'air de ce qu'il est vraiment. Cette étincelante duplicité en fera un Robin aux flèches de Cupidon, un Custer aux bottes secrètes, un travailleur du chapeau qui passera toujours à l'abordage. Quoi qu'il en soit, le voilà en Nouvelle-Guinée, dans une minable pension de famille, sans un rond en poche. Il comprend très vite que le coin manque de fonctionnaires et de gentlemen. Ni l'un ni l'autre, il se présente au commissaire de district, un personnage

digne de *Gunga Din*, comme le fils d'un illustre professeur de biologie. L'autre est snobé. Il propose du boulot à ce gandin qui, sans perdre une seconde, va s'acheter un uniforme blanc et un casque colonial. Il se prend pour un lancier du Bengale. Mais du Bengale, il n'a que la lance. C'est ce à quoi pensa très vite l'adorable Maura, belle comme le jour et chaude comme la nuit, épouse d'un fonctionnaire colonial qui, bien qu'Anglais, ne prit pas la chose avec humour. Il faut préciser que Mister Flynn, alors employé aux services de salubrité, passe son temps à se baigner nu dans une mare avec la fameuse Maura, ce qui n'est pas considéré par l'autorité royale comme le meilleur moyen d'évaluer la salubrité des eaux. Attendu que le fonctionnaire irascible est bâti comme un panaché de yéti et de Victor McLaglen (celui qui se battait avec John Wayne dans *L'Homme tranquille*), Errol va être obligé de jouer du poing. Sacré pugilat. Encore mieux que dans *La Rivière d'argent* avec Bruce Bennett, que dans *La Caravane héroïque* avec Randolph Scott et Humphrey Bogart, ou que dans *Les Conquérants* avec l'ignoble Bruce Cabot.

Ni vainqueur ni vaincu. Les deux sont bien amochés. Errol n'oubliera pas cette expérience pugilistique. Ce n'est pas la première, ce ne sera pas la dernière. À la suite de cette bagarre, ses activités restent vagues, ce qui n'a rien d'anormal dans une île entourée par la mer. Il est cuisinier, pirate, pêcheur de perles. Mal rompu aux disciplines du service colonial, il se transforme en chef de police indigène. Incapable de respecter quoi que ce soit, sinon sa propre loi, il fait respecter l'ordre. Entre-temps, Maura décède dans un accident d'avion. Errol revient alors à son idée première : l'or.

Simultanément, il tient un journal. Cet amateur de guinées,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En huit mois, Errol a traversé sept mers. Il a fait la moitié du tour du monde, de la mer de Corail et de Nouvelle-Guinée, au nord vers l'Orient et les mers de Chine, au sud vers les îles Andaman, le Golfe persique, la mer Rouge, la Méditerranée. À Marseille, Errol et Koets se séparent. Ils ignorent s'ils se reverront un jour. Grâce à Koets, Errol a compris le peu d'importance d'être constant. Grâce à lui, il a appris à rire des pires désastres. L'aventure des pays s'achevait. Une autre commençait : celle du cinéma.

Direction Londres. Avec deux shillings en poche, Errol a juste de quoi payer le taxi jusqu'à l'hôtel Berkeley. Timide et téméraire, voyou et raffiné, imposteur et soigné, le guignolo s'installe dans une suite. Rien que ça. On le prend pour un lord, pour un grand voyageur plein aux as qui vient de faire le tour de la planète. Deux jours plus tard, il est transporté dans une clinique aux frais de l'hôtel. Il hurle, grimace, se contorsionne. Il a persuadé le médecin du Berkeley qu'il souffrait d'une appendicite aiguë.

– Je vais mourir, je ne suis pas en état d'examiner l'addition !

Hâbleur, moqueur, joueur, Errol ne prend jamais rien au sérieux. Il sera toute sa vie ainsi. Il aura le chic pour s'attirer l'amitié des messieurs et l'amour des dames. Dans les deux cas, les coups de foudre se transformeront en coups de tonnerre. Errol est un orage à lui seul. À l'hôpital, confronté à deux éventualités redoutables, celle de se faire opérer d'urgence ou celle d'épouser une infirmière qui ne transige pas sur la morale, il s'enfuit par la fenêtre de sa chambre.

Dans les mois qui suivent, à la suite d'une rencontre avec un

agent de cinéma, il se décide à devenir acteur. Ce n'est pas vraiment sa tasse de thé. Il argue quand même de son rôle dans le film de Charles Chauvel, *Dans le sillage du Bounty*, que personne ne connaît, mais que tout le monde se promet de découvrir. Tout le monde, c'est surtout son agent, un marloupin qui lui promet monts et merveilles, et qui lui conseille de s'installer à Northampton, ville du centre de l'Angleterre fondée par les Saxons, plus connue pour ses manufactures de chaussures que pour ses festivals d'art dramatique. Errol interprète Othello, et joue dans deux chefs-d'œuvre cinématographiques aujourd'hui méconnus : *Jack et les tueurs de haricots* et *Meurtre à Monte-Carlo*. Il n'empêche qu'un directeur de production le remarque. Il câble aussitôt à Jack Warner :

Avons découvert type sensationnel. Suggérons de l'engager à Hollywood.

La réponse ne se fait pas attendre :

Hollywood attend Errol Flynn.

Comme d'habitude avec Errol, tout va vite. Il séduit une starlette du nom de Lili. Lili Damita est française. Elle a le béguin pour ce beau gars qui, à peine arrivé à Hollywood, se fait photographe en uniforme de policier. Il dit en riant : « Tous les Irlandais sont flics, non ? » Il passe une partie de son temps à jouer au tennis au club de Los Angeles avec Donald Budge. Même s'il n'a pas touché une raquette depuis un an, il a pratiquement le niveau d'un professionnel. Lili sera sa première femme. Elle lui présente des acteurs, l'impose à Hollywood, favorise sa rencontre avec les frères Warner. Et surtout avec Michael Curtiz, le réalisateur de son premier film : *Les*

Aventures du capitaine Blood. D'un certain point de vue, Lili Damita aura été le Pygmalion d'Errol Flynn. Après la naissance de leur fils nommé Sean (disparu tragiquement au Viêt Nam), l'accession fulgurante d'Errol au rang de star, et surtout leur séparation, elle le poursuivra jusqu'à la fin de sa vie. Robin avait trop de flèches dans son carquois. Une aventure dont il se serait bien passé.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

entre l'Angleterre et l'Irlande a toujours été une histoire d'amour. Pour l'heure, un gars s'est insurgé contre la Couronne d'Angleterre. C'est le maire de Cork. Il est emprisonné à Brixton, fait la grève de la faim et refuse d'être jugé par ces « sales étrangers de godons ». Un peu plus, et on évoquerait volontiers l'expédition du général Humbert en Irlande sous la Révolution. Les sans-culottes et les patriotes avaient flanqué une frousse terrible à la monarchie anglaise. Et même une déculottée avant de ployer sous le nombre. Bref, fasciné par la foi ardente des *sinn-feiners*, Kessel raconte aux lecteurs du grand journal français l'histoire de l'Irlande, les attentats, les hommes invisibles de l'IRA. En dix articles, sa réputation de grand reporter est faite.

Entre-temps, la Russie, qui est devenue soviétique, attire Kessel. Il y va et en revient avec une série d'articles sur la face cachée du bolchevisme et de la « boue sanglante » de sa police secrète, la Tcheka, qui recrute parmi les illettrés et les repris de justice, et qui servira de référence à Goering et aux nazis pour créer la Gestapo. Dans *La Revue de la France*, un journal férocement anticomuniste, il signe un article mémorable intitulé « Silhouette de la Tcheka ». Il y fusille Trotski d'une formule : « Bourreau hors-cadre ». Rappelons également ce que disait le très sympathique Felix Dzerjinski, ersatz de Saint-Just qui dirigeait la police de Lénine : « Pour ceux qui ne sont pas de notre avis, quatre murs c'est trois de trop. »

Kessel bout. C'est légitime, car son nom, d'origine allemande, signifie « chaudron ». Le drôle de coco n'aime pas les cocos. Pour la peine, il écrit une nouvelle : « Le caveau numéro 7 », éditée au Mercure de France. Cette fois, Kessel achève de discréditer un régime qui, sous l'égide de saint Marx, tente de

faire prendre les vessies de la dictature pour les lanternes de la démocratie. Le « laxisme-léninisme » porte les couleurs de la tyrannie. Remarqué par Gallimard, Kessel est sollicité par le vieux Gaston. Il écrit *La Steppe rouge*, sept nouvelles sur la banalité du mal. Paul Valéry admire son talent, Paulhan le regarde de haut. Qui est cet échevelé qui parle du sang et de la misère avec des mots de tous les jours ? Kessel n'en a cure. Il est désormais chez lui à la NRF. Et partout où l'Histoire bascule.

En 1926, Chaïm Weizmann, qui a repris le flambeau du sionisme mondial, et qui sera le premier président de l'État d'Israël, veut entraîner Kessel à Jaffa. Mais pour Kessel, le plus sage est que les juifs s'intègrent dans leur pays d'accueil. Il y va pourtant. Sur place, ému par tous ces pionniers en haillons, il entend le chant d'un rabbin. À Tel-Aviv, en voyant toutes ces dunes de sable à vaincre, il se sent l'âme à l'envers. La vallée de Jezréel achève de le circonvenir. Israël ne se fera plus sans lui. Il écrira même *Terre d'amour et de feu* à la suite de *L'Équipage*, une ode à ce pays où les marécages infectés de malaria deviendront un jour des jardins des mille et une nuits. Le 14 mai 1948, à Haïfa, il obtiendra même le visa numéro 1 d'un État qui n'a pas encore vu le jour !

En 1928, Kessel crée *Gringoire* avec Georges Suarez et Horace de Carbuccia. Ces derniers, sous l'Occupation, se métamorphosent en virulents collabos. Kessel est partout. Notamment à *France-Soir*, où le légendaire Pierre Lazareff lui offre un crédit illimité pour parcourir le monde. Le seul nom de Kessel fait grimper les ventes d'un numéro de cent mille exemplaires. Quand il rencontre Hitler, il le trouve « quelconque, buté et vulgaire ». Lui qui a parcouru l'Argentine de long en large, qui a connu Stavisky, qui a été correspondant

pendant la guerre d'Espagne, qui parle le français, le russe, l'anglais, qui a écrit *Belle de jour*, *Vent de sable*, *Mermoz*, qui transforme chaque jour en dimanche, qui place l'amitié plus haut que tout, ne se hausse jamais du col. « Il ne ramène pas sa fraise », dira Brassens en plaisantant.

Kessel, au sens où l'entendait José Giovanni, réalisateur des *Grandes Gueules*, était pourtant une grande gueule. Il aimait le rire, la fête, la vodka. Notre monde actuel manque de grandes gueules. Nous ne disposons plus que de petits formats issus de grandes écoles, de pâles énarques aux vertiges cacochymes, de technocrates étiques au sourire de traître, d'artificiers de la thèse et de la componction, passés maîtres dans l'art de parler pour ne rien dire, et de baisser leur pantalon plus vite que leur ombre. Les Kessel nous manquent ! Nous avons besoin de tempêtes, de cyclones, de flamboyance, d'excès, de panache, de délire, d'entrain, d'enthousiasme, de croqueurs de verres et de séducteurs impénitents, de hussards et de mousquetaires. Que les asticots restent dans la terre ! Ne faut-il pas aimer la France ? « France est le plus beau mot de l'univers », disait Kessel. Après avoir tout vu, tout enduré, supporté les nihilistes de salon, les arrogants à la petite semaine, il avouait détester l'ordure, la bassesse, la pornographie, l'éloge du relâchement au nom du culte de la liberté. Comme Camus, il avait le sens de l'honneur. L'honneur n'est ni de droite ni de gauche. Il est l'honneur. Un camouflet aux bas de plafond qui se lovent dans le matérialisme blafard d'une société qui refoule les grandes interrogations métaphysiques en se donnant un vernis de spiritualité par le biais de la religion de la laideur. Il faut remettre les choses à leur place. « Raskolnikov, c'est Bouboule », disait Céline. Les crimes et les châtements se paient comptants. Ils font partie du paquet cadeau.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

baque, on séduit les mignonnes. Manque de bol, les flics, sur les dents, assiègent Loutrel, Naudy et le Gitan dans un hôtel de Cassis. Concert de colt et de P38. Les truands parviennent à s'arracher en traction. Ce n'est pas fini. Réfugié à Marseille grâce à Guérini, Loutrel se balade au grand air en dépit des avertissements. Il se fait ramasser par les flics. Une simple rafle. On ignore qui il est. Au siège de la police de Marseille, il s'empare d'une sulfateuse et met en joue tout le monde. C'est Clint Eastwood dans *Impitoyable*. « Le premier qui moufte, je lui fore un deuxième trou de balle au milieu du front ! » Et hop, il s'évapore. Une fois dehors, il alerte les flics qu'un malfaisant s'est évadé. On dirait Bébel dans *Le Guignolo*. C'était le 14 juillet. Un air de fête nationale.

De retour à Paris, Loutrel prévoit un autre coup. Rythme infernal. Toujours en traction. La cible est un fourgon de la Société générale, puis un coffre-fort de la SNCF. Douze briques en tout. Une broutille. Loutrel voit de plus en plus grand. Alcoolo, mégalo, caractériel, il multiplie les opérations. Aujourd'hui encore, certains pensent qu'il travaillait pour des services spéciaux et remplissait les fonds secrets de quelques partis politiques. Mystère et boule de gomme. En tout cas, en 1946, il est signalé partout. On le soupçonne d'être à l'origine de tous les vols armés en France.

À présent, Loutrel se pavane en Delahaye. Une des plus belles voitures de l'époque. C'est son côté tape-à-l'œil. En proie à des crises de delirium tremens, il distribue des biftons dans les boîtes, des bourre-pif aux aigrefins, paye des tournées, fait couler le champ', séduit Martine Carol dans un cabaret de la rue de Ponthieu. Séduire, pour lui, c'est parfois flanquer une rouste. « Les poupées, c'est comme ça que ça se drive », disait Eddie

Constantine dans *Ces dames préfèrent le mambo*, imparable navet des années cinquante. La métaphysique de cette rhétorique séduit la future Caroline chérie, pas farouche, qui en prend une aussi sec. Elle est la maîtresse de l'ennemi public numéro 1. Cela ne durera pas.

Quelques jours plus tard, le gang attaque deux encaisseurs à Champigny-sur-Marne. Deux briques de plus à ajouter au butin. Mis au parfum, les flics savent que les malfrats fêtent leur victoire aux *Marronniers*, un rade tenu par un ancien chef de la Résistance à Toulouse, pote avec Loutrel, qui accueille l'arcandier aux oignons, rouilles de champ' et savigny-lès-beaune. Dans les rangs de la police se trouve un jeune inspecteur, Roger Borniche. Il racontera plus tard l'aspect *Boire et déboires* de Loutrel dans *Le Gang*.

Pour l'heure, les forces de l'ordre sont sûres d'opérer un sacré coup de filet. Le préfet de police est là. Mais aux *Marronniers*, pas âme qui vive. C'est plus loin que ça se passe. À *L'Auberge*, toujours à Champigny. Jo Attia, Feufeu et Boucheseiche se dessalent la colonne montante. Ils plaisantent. Dès que les flics passent à l'action, cela se transforme en siège à la Bonnot. On tire au fusil-mitrailleur. Attia essaye de faire diversion : il est blessé. Et Loutrel, où est-il ? Dans une guinguette de Champigny, en train de s'arsouiller au lait de panthère. Le pastis, c'est son péché mignon. Quelqu'un le prévient de ce qui se passe à *L'Auberge*. Il dessoûle aussi sec. Comment ? Ses potes dans une souricière ? Et lui se pinte en seulâbre ? Il s'empare d'une mitraillette Sten, deux colts, saute dans la Delahaye, met la gomme, arrive à *L'Auberge* et fonce au milieu des forces de l'ordre. Effet bœuf. Des flics sont projetés pardessus la voiture. Un vrai rodéo. Loutrel arrête sa caisse devant le restaurant,

descend et arrose les poulets à la mitraille. Ni une ni deux, les copains s'éjectent de la turne, s'engouffrent dans la bagnole et démarrent pied au plancher.

L'action s'est déroulée en quelques secondes. La Delahaye force même un autre barrage et disparaît sous une pluie de balles. Boucheseiche, qui est resté à *L'Auberge*, en réchappe en s'immergeant dans le puits de l'établissement, une paille dans le bec, comme Stallone dans *Rambo*. La scène était digne de *Heat* avec Robert De Niro et Al Pacino. Il n'y a pas eu de mort mais le gang est en cavale. Le moindre faux pas, et ils se font cravater.

Tandis que Loutrel se planque à Porcheville, chez un ancien des Bat d'Af, Feufeu se fait agraffer à Montmartre. C'est le début de la fin. Pendant quatre jours, il se fait « interroger ». À l'époque, on ne donnait pas dans le psychologique. C'était la rhétorique du rampon. Le passage à tabac. Freud et Yung ne figurent pas au sommaire du petit guide de l'interrogatoire. Lorsque Feufeu est transféré à la Santé, il est méconnaissable. On lui a transformé le portrait en moule à pralines. Sa tête a doublé de volume, son corps est tuméfié. Mais il ne s'est pas mis à table. L'ancien bourreau n'a rien avoué sous la torture. Plus tard, pour éviter de terminer son périple sur la bascule à charlot, il avale les mollards d'un tuberculeux pendant plusieurs jours. Il tombe malade. On l'envoie au sana de Liancourt. Il crève un peu plus tard d'hémoptysie, c'est-à-dire de crachements de sang dus à la tuberculose pulmonaire. On songe alors à la phrase de La Bruyère : « La plupart des hommes emploient la meilleure partie de leur vie à rendre l'autre misérable. »

On est en novembre. Jo Attia a terminé sa convalescence, Naudy se sent d'attaque pour une affaire, Loutrel rêve de braquer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

morales et politiques. *Le Roman de Berlin*, Daniel Vernet.
Le Roman d'Odessa, Michel Gurfinkiel.
Le Roman de Séville, Michèle Kahn, prix Benveniste.
Le Roman de Vienne, Jean des Cars.
La Fabuleuse Histoire de l'icône, Tania Velmans.
Dieu est-il gascon ?, Christian Millau.
Le Roman de Saxe, Patricia Bouchenot-Déchin.
La Fabuleuse Histoire de Malte, Didier Destremau.
Le Roman de Hollywood, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.
Le Roman de Chambord, Xavier Patier, prix du Patrimoine.
Le Roman de l'Orient-Express, Vladimir Fédorovski, prix André-Castelot.
Le Roman de Budapest, Christian Combaz.
Je serai la princesse du château, Janine Boissard.
Mes chemins secrets, Jacques Pradel. *Le Roman de Prague*, Hervé Bentégeat.
Le Roman de l'Elysée, François d'Orcival.
Le Roman de Tolède, Bernard Brigouleux et Michèle Gayral.
Le Roman de l'Italie insolite, Jacques de Saint-Victor.
Le Roman du Festival de Cannes, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.
Le Roman des amours d'Elvis, Patrick Mahé.
Le Roman de la Bourgogne, François Céséra.
Le Roman de Rio, Axel Gyldén.
Le Roman de la Pologne, Beata de Robien.
Les Fabuleuses Histoires des trains mythiques, Jean-Paul Caracalla.
Les Romains de Venise, Gonzague Saint Bris.
Le Mystère des Tuileries, Bernard Spindler.
Le Roman de la Victoire, Bertrand de Saint-Vincent.
Le Roman de Québec, Daniel Vernet.

Le Roman de Mai 68, Jean-Luc Hees.
Le Roman d'Israël, Michel Gurfinkiel.
Le Roman de Bruxelles, José-Alain Fralon.
Le Roman de Pékin, Bernard Brizay.
Obama, Le Roman de la nouvelle Amérique, Audrey Claire.
Le Roman de mes chemins buissonniers, Jean-Pierre Fleury.
Le Roman du désert, Philippe Frey.
Le Roman d'un pianiste, Mikhaïl Rudy.
Le Roman de Bretagne, Gilles Martin-Chauffier.
Le Roman de Madrid, Philippe Nourry.
Le Roman de Cuba, Louis-Philippe Dalembert.
Le Roman de Marrakech, Anne-Marie Corre.
Le Roman du Mexique, Babette Stern.
Le Roman du Vatican secret, Baudouin Boallert et Bruno Bartoloni.
Le Roman de Nice, Jean Siccardi.
Le Roman de Saint-Tropez, Nicolas Charbonneau.
Les Amours de Hollywood, Pierre Lunel.
La Grande Épopée de la traversée de la Manche, Albéric de Palmaert.
Le Roman de la chanson française, David Lelait-Helo.
Le Roman du Jardin du Roy, Philippe Dufay.
Le Roman de l'âme slave, Vladimir Fédorovski.
Le Roman du loup, Claude-Marie Vadrot.
Le Roman de l'Inde insolite, Catherine Golliau.
Le Roman du cinéma français, Dominique Borde.
Le Roman de Belgrade, Jean-Christophe Buisson, prix de la Fondation Karić 2010.
Le Roman de Tolstoï, Vladimir Fédorovski.
Le Roman de la Rome insolite, Jacques de Saint Victor.
Le Roman de Saïgon, Raymond Reding.
Le Roman de Napoléon III, Christian Estrosi et Raoul Mille.

Le Roman de Biarritz, Sylvie Santini, prix des Trois Couronnes 2010.

Le Roman de l'Orient insolite, Bernard Saint Bris.

Le Roman des maisons closes, Nicolas Charbonneau et Laurent Guimer.

Le Roman de Sissi, Elisabeth Reynaud.

Le Roman des Marins, Laurent Mérer.

Le Roman des Provinces, Jean Siccardi.

Le Roman de Hemingway, Gérard de Cortanze.

Le Roman des papes, Bernard Lecomte.

Le Roman des morts secrètes de l'Histoire, Philippe Charlier.

Les Romans du Mont Saint-Michel, Patrice de Plunkett.

Le Roman de la Louisiane, Jacqueline Monsigny et Edward Meeks.

Le Roman de l'espionnage, Vladimir Fédorovski.

Le Roman du Juif universel, Elena Bonner, André Glucksmann.

Le Roman de Raspoutine, Vladimir Fédorovski.



Composition et mise en pages réalisées par

Compo 66 – erpignan

228/2011

Éditions du Rocher

28, rue du Comte-Félix-Gastaldi

98000 Monaco

www.editionsdurocher.fr

Imprimé en France

Dépôt légal : janvier 2012

N° d'impression :

Notes

1. Mot d'origine hongroise.
2. Lapierre Alexandra, Mouchard Christel, *Elles ont conquis le monde, les grandes aventurières, 1850-1950*, Arthaud, 2007.
3. Parasitose provoquée par des larves de petits vers filiformes introduites dans l'organisme par consommation de viande de porc, qui s'enkystent dans le tissu musculaire.
4. Maud Fontenoy, Huw Lewis-Jones, *Hommes et femmes de la mer*, arthaud, 2010.